

# A l'abbâyi

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 47

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193937>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## A l'abbayi.

On est adé pounâi pè iò on a pétsi.

On dzo que lè recruès dè la séconda, que passâvont à l'écoula pè Collombi, dein la Comtâ, étiont z'u férè la petita dierra dâo coté dè la montagne, iò terivont à bianc, parait qu'on part dè clliâo dzouveno sordâ aviont perdu dâi cartouchès. Cein arrevè quasu adé, et n'est pas râ, quand lè sordâ ont passâ, dè trovâ tot pliein d'afférés, et mémaimeint dâi pompons.

On citoyein dè per lé, qu'étâi municipau, que passâvè pè iò lè sordâ aviont ferrâilli, ve oquiè dè bianc dein on terreau. Sè ellieinnè po cein ramassâ, et m'einlêvine se n'étâi pas on paquiet dè cartouchès.

— Bon! se sè peinsâ lo lulu qu'étâi on rance et onna pegnetta dâo diablo, vouâiquie adé cauquiès centimes d'espargni, mè vé cein gardâ po teri mè cinq coups à l'abbayi, et n'ari pas fautâ dè déborsa po ein atsetâ.

L'est bon. L'abbayi arrevè et lo gaillâ modè po l'ostand. Terivè prâo bin, dè coutema, et l'avâi adé on bo et bon prix. L'eimprontè lo fusi à n'on vesin, et va tot drâi teri sè coups à la ciba dè la sociêtâ, po cein que ne volliâvè pas onco dèpeinsâ oquiè po atsetâ dâi jetons po s'essiyi âo prix franc, coumeint fasont lè z'autro.

Ye pousè son fusi à la baragne, po gardâ son tor, et quand l'est à li, preind l'arma, soo son paquiet dè cartouchès, tserdzè, sè branquè, merè, et rraao! lo coup part.

— L'est âo bord dâo carton, à gautse! se fâ à l'avi que l'a teri.

Lo gratta papâi, que marquâvè lè coups, tirè la senaille, mâ lo dzingârè fouattè. Lo coup étâi manquâ.

Lo municipau sè remet ein jou, et tirè.

— Stu iadzo, dussè pas ètrè manquâ, se fe; tegné rudo bin!

Lo dzingârè fouattè adé.

— Mè bombardâi se lâi compreigno oquiè, se dit. Ton fusi ne va pas! se fâ à cé que lo lâi avâi prêtâ?

— Que chà, que va! Adon, po essiyi, on outro teriâo tirè on coup avoué, et fâ sailli lo drapeau. Repondâi adrâi bin.

Lo gaillâ sè rebranquè, tirè onco dou coups et bédè la ciba.

— Montrâ-mè vâi voutrè cartouchès, se lâi fâ ion qu'atteindâi son tor, et qu'étâi ébâyi dè la vairè tot manquâ, crayo bin que le sont ein bou?...

M'einlêvâi se n'étâi pas cein. C'étâi dè clliâo cartouchès qu'on fâ espret po teri à bianc, qu'on met on petit bocon dè bou ein guise dè balla, po que le séyont prâo grantès.

— Diabe sâi fé dâo trein! se sè peinsâ lo lulu que bisquâvè qu'on sorcier dè cein que l'avâi quatre coups dè fotus.

L'eimprontè onna bouna cartouche, et stu coup, fe on faux-carton; mâ diabe lo pas que l'eut on prix; et l'a dinsè perdu on part dè francs po avâi volliu espargni cauquiès centimes.

On n'a rein avoué rein!

## BIEN-AIMÉ

PAR

Jeanne FRANCE et A. MAGNIER

V

Mais, à leur entière stupéfaction, à peine lui avaient-ils révélé le terrible secret, qu'ils voyaient rayonner en elle une expression de triomphe mêlé de tristesse, en même temps qu'elle s'écriait :

— Ah! c'est bien de lui! J'étais si sûre qu'il n'était capable que de générosité! Mon pauvre Paul, notre amour pouvait-il se rompre ainsi!

— Mais, mon enfant, ripostait M. Bordot, tu oublies, je crois, la cause et la nécessité de ce sacrifice, le mal inflexible qui te prend ton fiancé. Il ne peut plus l'être; il faudra t'y résigner.

— Moi, indifférente à son malheur, m'y résigner! Ah! il me connaissait mieux que vous, lui qui a voulu si généreusement me tromper, il savait bien mon amour plus fort que la mort! L'abandonner à son malheur? Mais quel monstre serais-je donc? Pourquoi l'aurais-je aimé? A quoi lui aurais-je été bonne? L'amour ne serait donc qu'égoïsme et mensonge? Mais dans le temps qui lui est compté, je veux l'aimer de tout l'amour d'une vie longue et heureuse, le cher sacrifié!

— C'est de la folie! Lui-même l'a bien compris en te rendant la parole. Epouse-t-on la mort?

— Un an, deux ans peut-être, je le sais, c'est toute sa vie; ce sera, en quelque sorte, toute la mienne, et si de nouveau vous me le refusez, je le devancerai sûrement dans la tombe, dans huit jours peut-être...

Longtemps encore la résistance des parents se heurtait contre la plus inébranlable résolution; tous les moyens de persuasion tombaient devant cette résolution enracinée.

Un pressant appel de la fiancée, enthousiaste à revendiquer ce titre, faisait de nouveau accourir Paul auprès d'elle.

— Oh! le cher méchant, — lui dit elle tendrement, — qui ne craint pas de sacrifier celle qui l'aime éternellement! Oh! le méchant qui n'a pas compris cela! qui a pu me dire: « Je ne vous aime plus! »

« Oh! le cher martyr, le sublime dévoué, qui se croit permis de se sacrifier lui-même, espérant me donner ainsi une paix égoïste par le plus héroïque mensonge! Mais je t'aime! Oh! je t'aime!

— Oui, ma Bien-Aimée, je comprends ton amour; je savais quelle serait ta résolution; c'est ce qui m'avait déterminé à ce cruel mensonge. En ce moment, tu es prête à obéir à ton cœur, et je sais que tu es capable de persévérer sans regret, mais moi, je n'ai pas le droit d'accepter cela...

— Comment! c'est toi qui persisterais à me refuser? Non! tu es mon fiancé, à moi, je garde ta parole, je te veux ainsi. Ne pouvant rien faire de plus contre le destin, j'aurai du moins la joie de t'entourer de mes soins, de ouater de mon amour tout le reste de ta vie.

— Non, je ne dois pas accepter, mon ange d'amour. Ce serait ton malheur sans consolation, sans compensation. Ce peu de joie que pourrait te donner ton dévouement serait constamment gâté par l'appréhension de la séparation fatale et prochaine. Comment vivrais-tu heureuse avec cette sentence de mort, cette terrible épée de Damoclès prête à tomber sur moi, tranchant notre amour?

Puis, vivre avec un malade! Et quel malade? maintenant l'ennemi ne fait qu'apparaître; mais plus tard, soigner ce mal épouvantable et répugnant, qui inspire tant d'horreur à tous!

— Mon ami, tu plaides précisément pour moi les circonstances atténuantes. Serait-ce t'aimer que de me séparer de toi dans ta détresse? L'amour ne serait-il alors que chimère et vaines paroles, s'effaçant au moment d'agir? Ne comprends-tu pas cette âpre volupté de la tendresse utile? je veux t'aimer dans la peine qui est nôtre; j'en veux ma part, c'est mon droit!

— Ecoutez-moi bien, chérie, s'il n'y avait pour nous deux que le présent, si bref fût-il, je t'approuverais, je pourrais accepter; mais il y a pour toi l'avenir, avec lequel il faut compter. Tu es jeune, tu es belle; et un autre t'aime, ou un autre t'aimera que tu pourras aimer...

— Un autre que je puisse aimer! Oh! que tu es méchant, mon unique, mon éternel aimé! Eh bien! parlons raison, au nom de mon égoïsme même: je veux profiter de mon seul bonheur; avec toi, un an, deux ans peut-être si Dieu nous les accorde. Ce bonheur est mon but, que demander de plus dans une vie? Et c'est de toi que je l'exige, mon Paul aimé!

Il avait accumulé toutes les objections, élevé les plus généreuses résistances, et il était vaincu, ou plutôt victorieux, ayant repoussé la victoire. Spontanément, ils furent dans les bras l'un de l'autre, ahimés d'émotion, de tendresse, et, malgré tout, de bonheur.

— Ma Bien-Aimée! mon ange!

— Merci, mon Paul! je t'aime!

Un mois après avait lieu leur mariage, mariage triste, sans bruit, sans luxe et sans invités. Ils vécurent en s'adorant, d'autant plus épris que l'épreuve leur avait fait pénétrer l'immensité de leur amour. Ils vécurent tout leur bonheur, mêlé toutefois de la secrète angoisse du terme menaçant.

Cependant, jamais entre eux la moindre parole, la moindre allusion sur ce sujet navrant qu'ils voulaient s'épargner mutuellement, mais qui hélas! dans le silence, dans leur tendresse même, était perpétuellement évoqué, présent à leur intime pensée.

Vainement Isal-elle donnait-elle cours à l'entraînement de son caractère gracieusement enjoué, s'ingéniant à répandre une gaieté communicative, vainement Paul déployait-il toute sa force stoïque, taisant ses plus poignantes émotions, les dissimulant sous un masque impassible; ils ne parvenaient pas à se donner le change sur leur secrète préoccupation.

Dans les soins excessifs de la jeune femme perçaient les regrets anticipés, la tendresse particulière dont on entoure l'être cher qui s'en va. Et lui, dans son indifférence même des choses qui n'étaient pas leur amour, accusait le profond détachement de ceux qui s'en vont.